



Le tableau de la mer - naufrages et sauvetages

(événements réels romancés)

par

Gabriel de La Landelle (1812-1886), lieutenant de frégate et homme de lettre.



Publié en 1867 numérisé par Google

1

En 1815, le vieux sauveteur à qui ce livre est dédié, Jules Conseil, qui venait de servir comme aspirant de deuxième classe dans les marins de la garde impériale, se trouvait en disgrâce à Audierne, où il donnait des leçons de mathématiques à six jeunes marins, intrépides et vaillants garçons toujours disposés à lui prêter main-forte.

Il se tenait avec l'un d'eux, nommé Louédec, sur le rivage, par un de ces temps horribles qui brisent les profondes lames de l'Atlantique à des remparts de granit mitraillés par les énormes galets du fond.

Les deux marins contemplaient le magnifique et terrible spectacle de la tempête. Les longues vagues se roulaient au large, couraient vers la côte en joutant de vitesse, secouaient leurs crinières d'écume, se précipitaient et se tordaient en soulevant les fonds, puis livraient l'assaut.

Tumulte épouvantable, grincements affreux, chocs et soubresauts, confusion des éléments: les rochers ruissellent, les eaux sont chargées de sables et de cailloux, la grève et l'écume s'amalgament, l'air est salé, les vents balayent une poussière humide.

Tous les rochers hurlent: Pennmarc'h, la tête de cheval, fait entendre des rugissements de lion, la Torche, qui se dresse comme un fantôme enveloppé d'un linceul blanc, pousse la clameur du naufrage.

Malheur au navire que menaceraient ces vents, ces lames et ces écueils!

Tout-à-coup Louédec s'écrie: Voile!

— Les malheureux! murmure Conseil, par cette brise d'ouest ils se soutiennent grâce à la marée, mais quand elle se renversera, ils seront brisés à la côte.

— Oui, c'est clair, mais où se perdront-ils?

— Là, par le travers de Plovan, si le temps reste le même et je ne vois pas apparence de changement.

— En face de Plovan, dit Louédec consterné, mais c'est La Palue! Les pauvres gens n'ont aucune chance de s'en tirer; les sauvages des marais les pilleront et les rejeteront à la mer.

— Est-ce possible? Y a-t-il donc encore des naufrageurs dans notre pays?

— Il n'y a pas autre chose entre Plovan et Treguennec. Les Paludiers, pires que des Bédouins, guettent déjà leur proie.

— Eh bien! ne souffrons pas qu'ils y touchent!

— Il y a trois lieues d'ici là.

— Il y a quatre heures avant le naufrage, car le brick manœuvre serré. Cours à la recherche de tes camarades, moi, je vais me procurer des vivres et des armes; rendez-vous général au carrefour du Ro ???

Peu d'instants après, les sept marins, armés jusqu'aux dents, se mettaient en marche pour La Palue, tandis que le brig qui, comme on le sut plus tard, était la Minerva de Saint-Malo, — résistait encore à l'aide du courant.

Parti de Cadix pour Le Havre avec un chargement d'huile, d'amandes et de vins d'Espagne, ce bâtiment longeait de près les côtes, lorsque le vent, ayant brusquement changé de direction, le mit dans une position désespérée: point d'abri où relâcher; de tous côtés des pointes rocailleuses ou des bancs de récifs barrant la route, une côte malsaine sous le vent, et la tempête rendant impossible de s'élever au large.

2

De minute en minute, la Minerva se rapprochait de sa perte. Par le chemin le plus court, les sept sauveteurs couraient.

Ils couraient à travers champs et fossés vers l'étroite chaussée naturelle qui sépare les marécages des dunes au bas desquelles s'étend la grève aux galets ronds.

Ils couraient en terre ferme, perdant parfois de vue le malheureux brig, l'apercevant parfois du sommet de quelque monticule.

L'état de la mer et l'heure de la marée ne leur avait pas permis de s'aventurer sur la grève de Penhors, qui découvre avec le reflux, mais où l'on rencontre des sables mouvants, autre risque terrible pour le piéton inexpérimenté. Tout est péril dans ces affreux parages: les éléments et les hommes, les cailloux avec lesquels la mer vous lapide, les fondrières que creusent les tourbillons et les crochets maudits des naufrageurs.

Conseil, Louédec et ses cinq camarades, Job Mocaër, Lemoal, Trévidic, Yvon Traouedal et Cavellier, tous nés dans le pays, parlant bas-breton et capables d'essayer du raisonnement avant d'user de menaces, arrivèrent à temps au point voulu.

Le renversement de la marée avait eu lieu. Le capitaine de la Minerva, voyant qu'il était dressé en côte, choisit de son mieux l'endroit le moins redoutable.

La plage y était sensiblement découverte; un échouage qui permettrait de sauver les passagers et les matelots lui sembla possible; il fit donc vent arrière vers ce point du plateau de Penhors.

En moins d'une minute, il devait se briser.

Les sept sauveteurs attendaient anxieux.

Au même instant, derrière eux, se font entendre d'atroces clameurs. Aux sifflements de la tempête se mêlent de sinistres cris de joie. Ici l'on tremble d'horreur ou de pitié et les plus généreux sentiments font battre les cœurs; là, on frémit d'un hideux espoir.

De toutes les anfractuosités surgissaient des naufrageurs.

Vestes courtes, larges braies de toile, longs cheveux flottants, les yeux enflammés de convoitise, les pâles et maigres Paludiers sont accourus de tous les coins de leurs marais. Leurs femmes et leurs enfants les accompagnent. Ils se sont munis de crocs, de lignes garnies de plomb, d'hameçons et de filets.

Les hommes sont armés de pelles, de pioches et de piques; les femmes portent des sacs ou des paniers.

Voici la moisson de la mer.

— Au nom de Dieu! leur crie Conseil, que pas un de vous ne descende sur la grève!

Des hurlements couvrent sa voix. Il ne peut plus essayer de la persuasion.

Ses camarades et quelques douaniers qui les ont rejoints mettent en joue les naufrageurs.

Conseil fit feu sur un oiseau de mer et l'abattit à ses pieds.

Les corbeaux de terre croassèrent des menaces, s'assemblèrent sur le sommet des roches, semblèrent se concerter et disparurent enfin comme par enchantement.

— Ils allaient chercher des armes à feu.

Cependant le brig avait touché terre avec une violence telle que ses deux mâts tombèrent à la fois.

Les Paludiers le virent et poussèrent des cris terribles, mais l'énergique contenance des marins et des douaniers les empêcha de se ruer sur la plage.

Ce n'était que différé.

Le capitaine de la Minerva espérait pouvoir mettre ses embarcations à flot ; elles furent toutes emportées par les lames ; le bâtiment , battu en travers , se fracassait . -

Parmi les passagers se trouvait le jeune fils d'un consul espagnol, Don Manuel de Galdos, qui avait été spécialement confié au capitaine.

Celui-ci le prit dans ses bras et se mit à la nage , mais un débris qui frappa le jeune homme, le lui arracha. Il devait être ramené au rivage par Conseil et Louédec, car, à peine débarrassés des naufrageurs , les sept marins bretons avaient pu se mettre à l'œuvre.

Laissant leurs armes et leurs provisions à la garde des douaniers , ils s'élançèrent dans les flots, et malgré le plus terrible ressac, sauvèrent plusieurs des naufragés.

Sur douze hommes qui montaient la Minerva, quatre périrent écrasés ou noyés; les huit autres durent exclusivement leur salut aux vaillants efforts de Jules Conseil et de ses élèves.

En effet , à peine étaient-ils à terre que les naufrageurs revinrent en très-grand nombre et avec quelques fusils.

Les marins n'eurent garde d'engager le combat pour s'opposer au pillage.

Ils avaient mieux à faire. Avec une pieuse sollicitude , ils portèrent les fb lu .-.(' s t'A conduisirent lesuulri l ? u;iuia::0> ????

Le soir même, les survivants de la Minerva et le jeune Manuel de Galdos, dont les jambes avaient été gravement déchirées, étaient hospitalièrement traités dans la petite ville d'Audierne.

Le pillage se consommait. Les vins d'Espagne aidant, les Paludiers devinrent indomptables.

Quoique toutes les brigades de douane des environs et quelques gendarmes fussent sur les lieux, on n'en vint point à bout.

La cargaison entière disparut dans le marécage.

Mais les faits étant des mieux prouvés, la commune de Plovan fut condamnée à payer et paya une indemnité proportionnelle au dommage ;

La leçon fut insuffisante.

Les innocents, d'ailleurs, durent pâtir pour les coupables ; tels inoffensifs cultivateurs, bourgeois ruraux ou même châtelains, payèrent pour les misérables auteurs du dégât.

Les douaniers et les gendarmes eussent-ils fait feu sur les coupables qui, certainement, auraient riposté

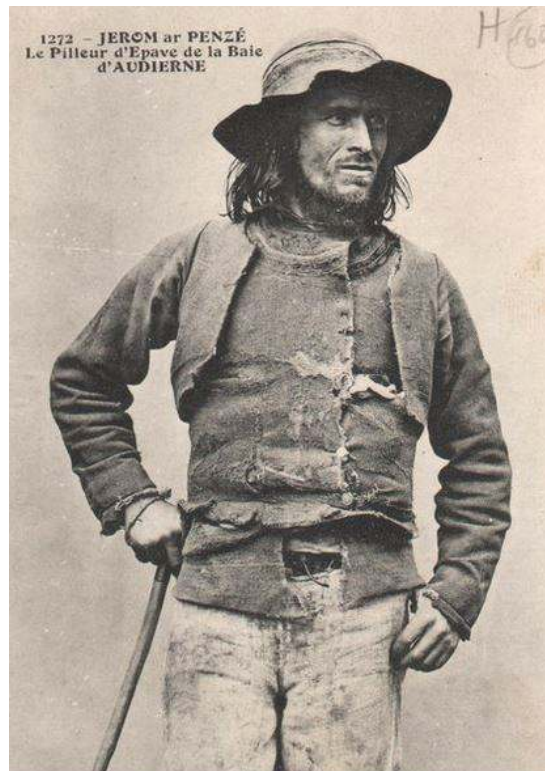
La leçon eut été insuffisante de même.

L'esprit de rapine et l'entêtement vingt fois séculaire des naufrageurs ne peuvent être vaincus par la force.

Relégués dans leur triste marécage , ils restent féroces malgré les généreux exemples des populations maritimes des alentours.

Les secourir, les moraliser, leur apprendre à respecter le droit des gens est un devoir dans notre temps et dans notre pays.

Convertis au bien par le soulagement de leurs maux et par de sages enseignements, ces malheureux, comme les insulaires de Sein qui méritaient autrefois le surnom de **Démon de la mer**, se transformeraient assurément de pillards acharnés, en valeureux sauveteurs.



La côte de Penhors et Plozévet au fond_ années 1950_